

## **Pour une reconstruction**

**François Rastier**

*Résumé* : Après un demi-siècle de déconstruction, il ne serait pas inopportun de renouer avec d'autres perspectives, non plus polémiques, mais constructives, non plus hypercritiques, mais simplement rationnelles. L'« humanisme généralisé » qu'évoquait Lévi-Strauss intéresse non seulement les sciences, mais l'ensemble de la vie culturelle internationale.

*Mots clés* : reconstruction, rationalité, identités, relativisme, sciences.

*Abstract*: After half a century of deconstruction, it would not be inappropriate to reconnect with other perspectives, no longer polemical, but constructive, no longer hypercritical, but simply rational. The "generalized humanism" that Lévi-Strauss evoked is of interest not only to the sciences, but to the whole of international cultural life.

*Keywords*: reconstruction, rationality, identities, relativism, sciences.

\*

Divers radicalismes ont privilégié une conception purement polémique de la société : elle serait tout entière réductible à des rapports de domination entre minorités et majorité, voire entre individus. Une politisation radicale de la pensée a transposé cela au domaine de la connaissance, où tout propos serait déterminé par les caractères raciaux, sexuels ou sociétaux de celui qui l'énonce. Cette conception de la connaissance s'est révélée réductrice et stérile : récusant toute tradition intellectuelle, elle n'a pu rien ajouter ni même véritablement retrancher, et elle semble avoir désormais épuisé sa « mission historique »<sup>1</sup>.

Il serait cependant illusoire de prétendre « déconstruire la déconstruction », car ce serait reconnaître le primat exclusif de la posture polémique qu'elle a voulu imposer. Il ne s'agit donc pas de polémiquer, mais de se tourner vers les projets intellectuels abusivement discrédités ou simplement oubliés à dessein et d'exploiter les voies nouvelles qu'ils appellent.

La pensée fait partie des biens communs, comme l'air et la lumière : elle n'appartient à personne, et tout homme peut comprendre, comme l'affirmait le Groupe Bourbaki en préambule d'un traité de mathématiques – pourtant inaccessible au profane. Et ce bien commun peut s'accroître, car dans son élaboration même il suppose une collaboration : chacun peut objecter, ce principe fondateur du dialogue philosophique ouvre la dimension critique de toute élaboration scientifique.

Les devoirs d'objecter et de répondre instituent une forme d'échange social fondé sur la coopération intellectuelle, au fondement de ce que l'on nommait jadis la République des esprits. Loin de supprimer les différends, cet espace d'échange permet leur expression comme leur éventuelle résolution.

---

<sup>1</sup> Voir « Après le postmodernisme : pour une reconstruction », *Texto ! Textes et cultures*, XXVI, n° 1, 2021, en ligne : URL : <http://www.revue-texto.net/index.php?id=4527>.

## Dé-ontologie et cosmopolitisme

Les caractères de tout texte, de tout objet culturel, restent relatifs : ils ne sont que des différences qualifiées au sein d'un ensemble de comparaison (le genre, l'intertexte, le corpus). Comme cet ensemble n'est nullement donné, les éléments caractérisants procèdent du point de vue qui a présidé à sa constitution, et de la pratique interprétative qui qualifie les différences. Ils se prêtent cependant à une objectivation critique.

Le point de vue comparatif des sciences de la culture conduit à définir l'identité comme une *spécificité*. Entre des spécificités, il n'y a point de contradiction, mais seulement des différences. On peut établir entre elles une égale distance critique, alors que les identités tendent à s'affirmer comme des tautologies narcissiques. Cependant, même dans le cas de l'identité personnelle, la volonté identitaire reste une aliénation, car le Moi n'a pas de centre et ne peut en être un : il se construit en effet dans des pratiques, donc en relation avec des objets et des personnes.

Depuis les Lumières, on a pris conscience de l'existence d'une culture mondiale, non seulement pour les arts, mais aussi pour les sciences. La linguistique comparée, l'anthropologie scientifique et les autres sciences sociales se constituent alors. Le cosmopolitisme, les projets de paix universelle, la définition et la légitimation droits humains font partie de l'universalisme rationnel et raisonnable exécuté traditionnellement par les nationalismes et aujourd'hui par les mouvements identitaires de « gauche » comme de droite extrême.

Être cultivé, c'est ne pas en rester à sa culture, et dépasser les préjugés d'appartenance pour gagner en autonomie de pensée. Une culture ne peut s'élaborer et se comprendre que dans le corpus des autres cultures, auxquelles elle est liée par un faisceau de similarités et de différences, d'emprunts et d'innovations propres, qu'elles s'empruntent et recontextualisent continuellement dans le temps historique comme dans l'espace mondial.

Par exemple, le plurilinguisme conditionne non seulement la diffusion des œuvres littéraires par leurs traductions toujours recommencées, mais préside à leur élaboration même comme l'attestent aussi bien les brouillons des écrivains que leurs allusions et références.

La culture est à tous parce qu'elle n'appartient à personne, sauf à se réduire à de simples coutumes, voire à un conformisme imposé qui causa la catastrophe culturelle du totalitarisme. Les anti-Lumières ont prétendu réduire la culture à l'autocontemplation identitaire. Cependant, la communautarisation de la culture conduit de fait à son extinction, comme on l'a vu avec les expériences totalitaires et les dominations djihadistes : ne restent que des chants militaires.

Les sciences de la culture ont pour but de décrire la diversité humaine. Ainsi, par exemple, avec la formation de la linguistique, et des auteurs comme Wilhelm von Humboldt et Rasmus Rask, s'est ouvert un champ de connaissance nouveau, défini par la diversité des langues, chacune décrite dans leurs variations diachronique, diatopique et diaphasique. C'est d'ailleurs l'étude par les grammairiens anglais des anciennes grammaires sanscrites qui a permis d'édifier une phonétique qui manquait jusqu'alors pour permettre les comparaisons entre langues.

Elle pourvoit la grammaire d'un fondement épistémologique qui lui manquait jusqu'alors et que diverses spéculations philosophiques sur le langage n'avaient pu lui assurer. La nouvelle discipline se caractérise par sa méthodologie historique et comparative<sup>2</sup>, qui servira de modèle à

---

<sup>2</sup> Par exemple, Antoine Meillet notait : « Ce sont les mots arméniens empruntés à l'iranien qui ont permis d'écrire la phonétique historique du persan », *Études de linguistique générale*, p. 5 (leçon inaugurale, 1906).

des disciplines voisines comme les études de mythologie (par exemple Michel Bréal fait sa thèse sur Hercule et Cacus, Saussure étudie les *Nibelungen*, etc.). Cette méthode n'a aucunement démerité comme en témoignent plus près de nous les œuvres de Franz Boas, de Marcel Mauss, de Claude Lévi-Strauss, de Georges Dumézil, d'Émile Benveniste, de Carlo Ginzburg et tant d'autres<sup>3</sup>.

La fédération des sciences de la culture reste la plus récente de toutes, puisqu'elle n'a que deux siècles. Certes, la grammaire existait depuis l'Antiquité, mais non la linguistique qui prend pour objet la diversité de langues. Les observations sur les mœurs n'avaient pas non plus donné lieu à une anthropologie ni à une ethnologie.

C'est le projet même des Lumières que de comprendre le monde humain par lui-même, dans son unité comme dans sa diversité corrélative, et sans tenir compte de déterminations extrinsèques, fussent-elles réputées divines. Ce projet s'est notamment concrétisé dans le domaine scientifique par la formation des sciences de la culture.

À présent, d'abord appuyées sur l'ontologie communautariste de Heidegger, héraut de la *Gemeinschaft* allemande, des préoccupations identitaires étendues aux sexes, genres, races et religions récusent la culture au profit des cultures. Derrida, dans *Le monolinguisme de l'autre*, postulait ainsi « la colonialité essentielle (...) de la culture »<sup>4</sup>, éminemment haïssable par principe.

Toutefois, pour une sémiotique des cultures, il est impossible de projeter des catégories *a priori* sur ses objets. Par exemple, en linguistique, on ne fait aucune différence de principe entre langues minoritaires et majoritaires, et même entre vivantes ou mortes.

Les préjugés identitaires permettent d'autant moins de saisir la spécificité d'une culture qu'ils récusent par principe la comparaison et s'enferment dans les tautologies. Un petit exemple : tout autour de la Méditerranée voire dans les Balkans, on retrouve des plats analogues, sinon identiques. Tel ragoût de légumes vous sera présenté comme typiquement bulgare en Bulgarie, et typiquement turc en Turquie. Tel service de mezzés sera une fierté nationale en Syrie, mais aussi en Égypte, alors que seule la taille des assiettes a changé. Bref, les véritables spécificités ne sont pas affaire d'opinions, mais de comparaison méthodique.

Alors que la déconstruction plaide la reconquête de l'identité aliénée, les sciences de la culture, par la méthodologie propre de leur projet comparatiste, rompent avec toute essentialisation. L'identité n'est qu'un leurre métaphysique : elle ne peut être qu'affirmée tautologiquement, mais jamais démontrée. Si donc les sciences de la culture ont une portée politique, c'est en reconduisant ultimement les discours identitaires à leur propre inanité, pour permettre de mieux comprendre les rapports entre individuel et particulier, d'une part, général et universel d'autre part.

Toute l'histoire des sciences de la culture sera marquée par la constitution progressive de leur domaine d'objectivité, celui de la diversité humaine. Elles doivent trouver un équilibre entre l'unité du genre humain, découverte et affirmée politiquement au temps des Lumières par le concept même de Droits de l'homme, et la diversité des hommes dans le temps comme dans

---

<sup>3</sup> Le séminaire-atelier de lecture ouvert en décembre 2021 par le collectif multinational La Reconstruction met d'ailleurs progressivement en ligne une série de conférences sur ces auteurs. Il s'agit non seulement de prolonger la tradition des universités populaires, mais de rouvrir un espace de discussion et d'appuyer un langage commun sur des références communes.

<sup>4</sup> Paris, Galilée, 1996, p. 47.

l'espace. Dans le cours de sa réflexion, Humboldt l'aborde d'abord par le biais de trois diversités : celle des sexes, puis celle des nations, puis celle des langues.

Il n'y a pas là un universalisme prétendument abstrait et eurocentrique, mais un cosmopolitisme bien compris qui récuse les préjugés locaux, les supériorités alléguées. Par exemple, l'étude des langues des prétendus « primitifs » a dévoilé une complexité inattendue.

Par le comparatisme, on peut ainsi articuler l'anthropologie (qui n'est plus seulement spéculative) et l'ethnologie naissante. Ou encore le domaine des sciences de la culture (au singulier) et une sémiotique des cultures (au pluriel).

La méthodologie commune des sciences de la culture ne peut donc qu'être historique et comparative. Cela suppose de pouvoir déterminer des invariants de manière à déployer des variations. Les variations, toujours prises dans une diversité spatio-temporelle ne sont pas seulement un éparpillement de données qu'il faut élever à la dignité de faits : pour les comprendre, il faut pouvoir restituer l'énergétique qui a présidé à leur déploiement. Ainsi se dessinent les contradictions motrices de ce que l'on a nommé plus tard le structuralisme, quand se sont distinguées et conciliées des conceptions statiques et classificatoires et des conceptions dynamiques et évolutives.

L'univers sémiotique humain n'est pas une juxtaposition de mondes séparés, car il est d'emblée cosmopolitique, en raison des échanges multiples : traductions, emprunts, normes internationales de mesure du temps et de l'espace, de notation, etc. Il est peuplé d'objets et de techniques partout présentes et devenues « invisibles », comme le feu, la roue, etc.

Ce ne sont pas les seules découvertes locales à portée universelle : la liberté, les droits humains, la démocratie, la rationalité sont aussi des découvertes, ne serait-ce que par la formulation décisive d'aspirations diffuses. Même dans les cas documentés « d'invention » locale, ces formulations peuvent être reprises et adaptées en d'autre temps et en d'autres lieux : par exemple, le Japon a mis fin au régime impérial dominé par les shoguns en s'appuyant sur les expériences démocratiques sur d'autres continents.

Il n'y a pas d'isolat. N'oublions pas que la sédentarisation est récente, apparue au néolithique avec l'extension de l'agriculture, et elle n'a aucunement mis fin aux échanges et aux déplacements. Et les régions isolées, qui n'avaient pu se renforcer par des échanges, se sont trouvées en infériorité devant les entreprises des conquérants.

### **La connaissance, bien commun**

La conception déterministe de la connaissance est reformulée par l'idéologie intersectionnelle : la pensée d'une personne serait l'expression de la « vision du monde » propre au milieu social et géographique auquel elle appartient. Jadis la « théorie des climats » classait les genres de pensées selon les latitudes, puis le positivisme au XIX<sup>e</sup> siècle a multiplié les déterminations sociales, encore présentes dans le marxisme vulgaire. Ce déterminisme s'est toutefois ridiculisé, car il fait fi de l'autonomie individuelle et ne saurait expliquer, par exemple, pourquoi de proches parents s'opposent en tous points.

Il réapparaît à présent sous la forme d'une théorie cynique de la science : loin d'objectiver des faits, elle ne pourrait refléter que les intérêts de la catégorie sexuelle, raciale ou sociale des chercheurs. Se prétendant émancipatrice, elle prolonge toutefois à sa manière la théorie stalinienne de la « science bourgeoise » comme la théorie nazie de la « science juive ».

Y aurait-il donc des régimes de connaissance spécifiques à des lieux déterminés ? Le positivisme postulait un déterminisme matériel sur la pensée. Pour ce réductionnisme, elle serait déterminée par le climat, la race, le sexe. C'est une des bases idéologiques du racisme.

Prenons trois exemples. La ville de Milet se situe sur la côte ouest de la Turquie. Le théorème de Thalès est-il turc ou grec ? Cette question n'a pas de sens car elle confond des niveaux d'objectivité différents : la nationalité du mathématicien peut le caractériser pour la police (par exemple), mais elle ne caractérise pas ses mathématiques, qui sont le bien commun de tous ceux qui veulent bien les comprendre et les utiliser.

Partout présent, le mot *algorithme* a été calqué sur le nom d'un mathématicien du Khorezm médiéval, Al-Khwârizmî. Encore aujourd'hui, les amoureux se prennent en photo devant sa statue à Khiva, en Ouzbékistan. Les algorithmes sont-ils pour autant ouzbeks — ou californiens ? Une telle question aurait d'autant moins de sens que Al-Khwârizmî emprunte aux mathématiciens indiens la numération décimale... sans même craindre d'être accusé d'appropriation culturelle.

Au demeurant, dans le domaine de la culture, le modèle de la tradition est devenu de plus en plus secondaire par rapport au modèle de la diffusion, évolution qui s'est accélérée, de l'invention de l'écriture jusqu'à la numérisation.

L'humanité a ainsi accumulé toutes sortes de connaissances empiriques et techniques qui sont devenues un bien commun : le levier, la roue, puis l'usage de la métallurgie, le papier, le livre, etc.

Les connaissances scientifiques font aussi partie de la culture universelle. Ainsi, par exemple, un groupe de professeurs de l'Université d'Auckland signaient le 31 juillet 2021 dans l'hebdomadaire néo-zélandais *Listener*, une tribune où ils rappellent que les mathématiques trouvent leur origine « dans l'Égypte ancienne, la Mésopotamie, la Grèce antique et plus tard l'Inde, avec des contributions significatives en mathématiques, astronomie et physique de la part de l'islam médiéval, avant de se développer en Europe et plus tard aux États-Unis, avec une forte présence en Asie ».

Pourquoi rappeler alors ces faits bien connus ? Parce qu'une commission gouvernementale venait d'affirmer que la science serait « une invention de l'Europe occidentale et *constitue en soi une preuve de la domination* européenne sur les Maoris et les autres peuples indigènes » (je souligne).

Faudrait-il donc s'affranchir des sciences sous le faux prétexte qu'elles seraient occidentales ? En décembre 2021, le gouvernement néo-zélandais a décidé que l'animisme maori (ou *matauranga*) serait enseigné dans les programmes à parité avec les sciences (jugées occidentales, autant dire coloniales), non comme objet de recherche, mais comme doctrine de pensée et organon méthodologique<sup>5</sup>. Comme le *matauranga* est un complexe mythique créationniste, faudrait-il alors enseigner le créationnisme ?

Le révisionnisme historique et la négation de l'épistémologie iraient alors de pair avec la restauration des mythes, qui sont certes l'objet de certaines sciences sociales, mais n'ont en eux-mêmes aucune valeur de connaissance. Bien entendu, pour qui refuse la notion d'objectivité — celle d'une réalité indépendante de nos désirs et préjugés — comme celle d'objectivation scientifique, la distinction entre les mythes et les sciences n'est plus pertinente.

---

<sup>5</sup> Au nom de la lutte contre les discriminations, les jeteurs de sorts et autres sourciers bien français seraient-ils en droit de réclamer des chaires ? D'ailleurs, pour effacer la colonisation romaine, ne serait-il pas temps de réhabiliter les doctrines des druides et des enchanteurs gaulois ?

Elle semble pourtant de plus en plus nécessaire pour éviter les tyrannies appuyées sur diverses théologies politiques, car quand un mythe entre dans l'histoire, c'est dans un bain de sang.

Enfin, une science ne constitue pas une preuve de domination, fût-elle européenne, mais au contraire un moyen d'émancipation et d'autonomie. Par exemple, le Japon de l'ère Meiji a adopté toutes sortes de techniques et tenu compte des recherches menées à l'étranger pour s'affranchir de toute dépendance politique et économique.

En quoi les sciences seraient-elles occidentales ? Cette affirmation grotesque ne peut qu'humilier les collègues chinois, cubains, japonais, brésiliens, etc. Le plus grand astronome du XV<sup>e</sup> siècle était Ulugh Beg, petit-fils de Tamerlan, et l'on visite à Samarcande son observatoire, le plus perfectionné de l'époque. Faudrait-il le suspecter d'universalisme, lui qui écrivait dans ses *Prolégomènes* : « La philosophie [...] n'est pas sujette à la poussière des vicissitudes des sectes, ni aux différences des langages selon les temps »<sup>6</sup>?

### **Apories de l'identité et dangers pour la démocratie**

Les théoriciens de la déconstruction semblent n'avoir que mépris pour la démocratie : ils prétendent formuler des arguments de gauche contre l'Occident, coupable d'un ethnocentrisme « blanc ». Ils entendent en effet déconstruire les Lumières qui ont défini les linéaments de la démocratie moderne. Une première réduction consiste à en faire une particularité européenne et « blanche », de manière à dénier la vocation universelle de la démocratie et des droits de l'homme — lors même que les luttes de libération nationale se menaient en leur nom, comme l'attestent de grands dirigeants comme Ho Chi Minh, par exemple.

A fortiori, aucun des théoriciens de la déconstruction ne légitime la démocratie représentative ni ne tient compte de la division des pouvoirs : l'État se réduirait à l'exercice d'un Pouvoir (toujours au singulier, à la suite de Foucault) et les institutions ne sont plus considérées comme des instances de régulation, mais sont réduites à de simples instruments de domination.

Enfin, en regrettant la sécularisation, ces théoriciens reviennent sur la séparation du théologique et du politique. Plusieurs auteurs importants, de Badiou à Agamben, prennent le parti de la théologie politique — comme l'attestent leurs livres sur Saint Paul. Les références majeures des intellectuels décoloniaux restent Heidegger et Schmitt, particulièrement appréciés par Laclau, Mouffe, Grosfoguel, Mbembe.

Alors qu'en démocratie, l'égalité des citoyens est un principe de droit, et non un état de fait, ils cherchent à la fonder sur une identité collective. Ils retrouvent alors et détaillent la théorie de l'identité spirituelle et biologique, exposée par Schmitt dans son article clairement hitlérien de 1933, *Race, Mouvement, Peuple*.

Inutile de rappeler que la formule définitoire de l'identité est  $A=A$ . Bien que jugée fondatrice, cette tautologie reste toutefois, comme toute tautologie, vide de sens, comme l'a souligné Wittgenstein.

Une individualité personnelle est évidemment complexe et évolutive, comment pourrait-elle se résumer à un trait racial et/ou une préférence sexuelle ? Dès qu'une personne consent, sous la pression sociale de ceux qui se décrivent comme membres de communautés, à se définir par une identité, elle abdique son individualité et participe ainsi de sa propre aliénation.

---

<sup>6</sup> Paris, Didot, 1853, p. 7.

## Perspectives

La reconstruction sera une tâche d'autant plus complexe que toutes les disciplines sont affectées par les prétentions déconstructives à la « transversalité » et qu'il leur faut réaffirmer leurs ambitions fondatrices.

Sans nous attarder à des polémiques faussées, prenons un peu de recul. Nées avec les Lumières, mouvement international opposé à l'absolutisme, les sciences de la culture étudient les diversités humaines et concilient le cosmopolitisme avec la description des particularités.

Lévi-Strauss parlait ainsi à leur propos d'*humanisme généralisé* : « Après l'humanisme aristocratique de la Renaissance et l'humanisme bourgeois du XIX<sup>e</sup> siècle, l'ethnologie marque donc l'avènement, pour le monde fini qu'est devenue notre planète, d'un humanisme doublement universel. En cherchant son inspiration au sein des sociétés les plus humbles et les plus méprisées, elle proclame que rien d'humain ne saurait être étranger à l'homme, et fonde ainsi un humanisme démocratique qui s'oppose à ceux qui le précèdent : créés pour des privilégiés, à partir de civilisations privilégiées. Et en mobilisant des méthodes et des techniques empruntées à toutes les sciences pour les faire servir à des connaissances de l'homme, elle appelle à la réconciliation de l'homme et de la nature, dans un humanisme généralisé » (Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale II*, Paris, Plon, 1997, p. 320).

Les forces obscurantistes ont parfaitement saisi l'enjeu : attaquées d'emblée par des courants ésotériques comme la théosophie, réprimées ensuite par les totalitarismes, les sciences de la culture furent enfin récusées par les penseurs de la déconstruction.

Cependant leur projet n'a aucunement démerité, leurs méthodes et leurs instruments se sont affinés, leurs corpus s'étendent et se diversifient. Pour limiter leur dispersion et approfondir leur épistémologie, il importe de renouer avec leurs textes fondateurs pour souligner leur portée aujourd'hui.

Le projet des Lumières était d'abord un projet d'autonomie : Kant par exemple engage l'humanité à sortir de la minorité — et même de son « youpala » (*Gängelwagen*), cet enclos à roulettes de l'enfant qui apprend à marcher.

*Autonomie politique de la société.* — La société, par un contrat institutionnel, ne se fonde que sur elle-même et que sur la libre adhésion de ses membres.

*Autonomie individuelle.* — Chacun est libre en tant qu'homme et citoyen, ce que garantissent des droits universels, sans égard pour les frontières. Tout se joue entre la personne et l'humanité.

*Autonomie de et par l'éducation.* — Chacun a le droit à l'éducation et doit disposer des moyens de sa formation. Cela se traduit aussi par l'autonomie des universités (sur le modèle institué jadis par Wilhelm von Humboldt à l'Université de Berlin).

*Autonomie de la pensée.* — La rationalité comprend son autofondation, par la méthode critique (Kant évoque le « tribunal de la Raison »). Elle ne nie pas l'existence de l'irrationnel, mais refuse de s'y soumettre et en fait son objet. Elle contient en elle-même le dépassement du rationalisme étroit quand elle fonde les géométries non-euclidiennes puis la théorie de la relativité et la mécanique quantique — sur lesquelles Cassirer s'appuie pour libérer la philosophie de la culture de la tradition ontologique.

*Autonomie des sciences à l'égard des croyances et des superstitions.* — Les croyances font partie de l'objet des sciences de la culture (ainsi par exemple des sciences religieuses). Aucune institution ne devrait avoir prise sur les principes des sciences ni sur leurs méthodes — alors que l'idéologie intersectionnelle aujourd'hui les entrave en amont comme en aval.

Le domaine de la pensée se trouve à présent devant une situation nouvelle : longtemps divisé par des polémiques, discrédité par une montée des superstitions, affronté à une crise de l'enseignement et de la recherche, il doit aussi répondre à des enjeux politiques et écologiques sans précédent.

Pour cela, il faut dépasser les impressions, déceler les confusions, clarifier les questions, déployer les ressources de la rationalité, s'appuyer sur les sciences comme sur les arts — facteurs de liberté par leur dimension critique.

Les sciences de la culture ont une responsabilité particulière. Comparatives, elles ont une vocation universelle : en décrivant les spécificités, elles dépassent par principe les préoccupations identitaires.

\*\*\*

*Formé en 2021, le collectif La Reconstruction<sup>7</sup> propose un double mouvement : mettre en valeur les traditions négligées de ces disciplines, et éclairer les débats scientifiques et intellectuels présents, à la manière ouverte et formatrice des universités populaires, pour s'orienter dans la pensée, sans parti pris, de façon autonome et collective.*

*Certains pourraient craindre que la reconstruction ne soit un programme polémique, rappelons qu'une reconstruction ne fait pas offense à ceux qui voudraient détruire au nom du Bien — ou du Mal. L'autonomie de la pensée la dissuade de céder au réductionnisme des causes uniques — a fortiori des causes politiques revendiquées.*

*C'est pourquoi le collectif La Reconstruction, indifférent aux hiérarchies académiques, réunit aussi bien des étudiants que des chercheurs émérites, voire des personnes simplement soucieuses de culture scientifique. L'expérience prouve qu'une zone de basses pressions académiques n'exclut pas de hautes pressions intellectuelles. Selon un principe commun aux universités ouvertes, chacun peut être technique pourvu qu'il reste accessible et peut s'adresser à des spécialistes d'autres disciplines que la sienne comme à des personnes qui ne cherchent pas à se situer dans un cadre disciplinaire.*

---

<sup>7</sup> Voir le site *La Reconstruction* : <https://lareconstruction.fr/>. Les conférences, tables-rondes, débats, vidéos, podcasts sont ouverts à tous et consultables en ligne. Le lien d'abonnement est : [https://groupes.renater.fr/sympa/subscribe/lareconstruction?previous\\_action=info](https://groupes.renater.fr/sympa/subscribe/lareconstruction?previous_action=info)